Document generated on 07/19/2025 2:56 a.m.

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Dérives

Jean Lejeune

Number 140, February 2014

Phobies

URI: https://id.erudit.org/iderudit/71457ac

See table of contents

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lejeune, J. (2014). Dérives. *Moebius*, (140), 96–104.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Jean Lejeune

Dérives

Élisabeth… ma passion secrète et réprimée. Je vais vous parler d'elle, des pulsions insolites, irrépressibles, qui l'ont aspirée, comme fétu de paille, dans l'œil du cyclone. J'étais un ami de son père. Je la revois encore à douze ans, son petit visage mutin d'où émanait un charme étrange, un éclat, une sorte de naïveté attachante. Puis à vingt ans. C'était une femme d'une grande beauté. À trente ans, elle avait un compagnon de vie qu'elle admirait et des enfants espiègles et attachants dont elle acceptait sereinement les écarts de conduite. Sa maison, perchée sur un promontoire rocheux, était son refuge. Cette harmonie semblait si parfaite, si profonde, que rien ni personne, elle en était sûre, n'aurait pu la troubler.

Personne… sauf elle-même.

À trente ans, sans qu'elle sût pourquoi, Élisabeth se mit à souffrir d'un mal étrange. Elle devint la proie de paniques sur lesquelles elle n'avait que très peu d'emprise. Il lui arrivait de désamorcer la bombe, mais le calme revenu, elle ignorait pourquoi son cœur avait repris son rythme.

Élisabeth avait toujours pris plaisir à nos entretiens ; elle appréciait mon humour caustique, ma joie de vivre. Le jour où elle bascula dans le drame et la confusion, elle se tourna instinctivement vers moi. Elle devait sentir obscurément que j'avais pour elle un attachement profond. Elle s'abandonna peu à peu à l'ami qu'elle trouvait en moi et se livra sans réticence à une sorte d'adjuration, de rituel où nous allions jouer, l'une et l'autre, un rôle d'exorciste.

J'appris alors, par touches successives, qu'Élisabeth, au début de l'âge adulte, avait occulté une série d'événements terrifiants qui l'avaient plongée dans la confusion.

Je vous les conte, sans rien y changer.

Élisabeth était une nageuse émérite. En 1987, sa famille vivait en Belgique où son père était diplomate. Elle aimait traverser la Meuse à la nage, mais ce qu'elle préférait, c'était la mer du Nord, le bruissement sans fin du ressac, le cri strident des mouettes, la puissance enivrante de la houle qui la berçait entre ciel et mer.

Un jour de pluie, assombri par ces nuages d'un gris sale oppressant qui se traînent souvent au ras du sol belge, Élisabeth se mit à nager vers le large. Un quart d'heure plus tard, le ciel s'étant fâché tout noir, elle prit soudain conscience du danger et fit volte-face. Mais plus vite elle nageait, plus s'éloignait la côte, dans le flou des embruns.

Elle pensa d'abord que c'était un effet d'optique… Une brasse encore, et je marcherai sur le sable, se disait-elle tout haut pour conjurer le sort. Une inquiétude diffuse s'empara de son âme. Une remarque d'un des gardiens de plage lui revint brusquement en mémoire : « Ne lutte jamais de front contre l'océan. Abandonne-toi, louvoie, longe le rivage… la houle finira par être complice. Elle te ramènera à terre. »

Elle changea donc de cap, longea le littoral. L'inquiétude devint désarroi, puis panique. Une voix lancinante lui susurrait que la mer était douce et gourmande.

Quand elle se résigna à se laisser glisser vers les profondeurs, elle constata que la grève, dans un élan de compassion, s'était rapprochée. Un autre mirage, sans doute. Mais son pied, contre toute attente, se posa… sur le sable doux et blond du Nord. Elle se traîna hors de l'eau et se fondit dans cette glaise dorée qui épousait son corps. Une pulsion de vie d'une force inconnue la submergea et s'attarda en elle… longtemps, longtemps.

Elle s'empressa d'oblitérer l'incident. Il lui revint épisodiquement en mémoire par la suite, mais sans que la moindre inquiétude altère son amour de l'eau, jusqu'à ce qu'elle eut atteint l'âge de trente ans.

Quelques semaines plus tard, toujours en Belgique, elle suivait à vélo Jules et Laurent, deux compagnons de randonnée qui voulaient explorer le contrefort rocheux surplombant la Meuse, à la verticale du rocher Bayard. Le terrain était hérissé d'obstacles en tous genres. Ils

mirent pied à terre le long d'une paroi rocheuse dont les anfractuosités ne se comptaient pas. Jules, infatigable, faisait les cent pas… des pas qui le menèrent à la porte étroite d'un couloir souterrain. « Wow, des grottes inexplorées ! » clama-t-il d'une voix de stentor.

Le sort en fut jeté, car Jules, devant les mystères du monde, n'avait de cesse de les résoudre sur-le-champ. Oubliant qu'ils étaient tous les trois en tenue de randonneur, qu'ils n'avaient ni chandail, ni projecteur, ni corde, ni crampon – tout juste une vieille lampe de poche et une boîte d'allumettes presque vide –, il galvanisa sa troupe qui se mit à ramper à sa suite le long d'un boyau étroit dont la taille et la clarté s'amenuisaient au fil de la distance et du temps. Jusque-là, l'excitation l'avait emporté sur la peur.

Élisabeth sentait quand même l'indécision la gagner à chaque avancée en terrain hostile, mais elle tenait à son image. La lampe donna bientôt des signes de fatigue, puis s'éteignit. Un calme sidéral régna dans les entrailles de la Terre. Personne n'osa troubler ce silence oppressant. Fouillant à tâtons dans son sac, Jules finit par trouver ce qu'il cherchait : la boîte d'allumettes.

La valeureuse équipe, ébranlée par les aléas de sa vie souterraine, décida, malgré la découverte du feu, qu'il serait plus sage de rebrousser chemin. Le couloir, qui leur avait semblé droit comme un i à l'aller, se mit, au retour, à révéler des embranchements insoupçonnés. Le salut, tout compte fait, n'était peut-être pas au bout du tunnel. L'allumette qui les éclairait faiblement se mit à vaciller et s'éteignit elle aussi. « Jules… vite, une autre allumette. Je crève de peur ! » se mit à hurler Élisabeth. « C'était la dernière », avoua-t-il dans un souffle. Un silence de plomb lui répondit.

Élisabeth pressentait sa mort, horrible, inéluctable. Il lui semblait voir danser, dans son champ visuel ténébreux, ses ossements blanchis sans sépulture. Son cœur se serra à en mourir. Elle n'osa livrer ses états d'âme aux deux autres, mais elle les soupçonna de cultiver en secret des fantasmagories tout aussi funestes.

Ils progressaient à tâtons dans un noir absolu que leur imagination débridée peuplait de monstres marins et de

serpents visqueux. Jules se figea soudain. « Hé, je vois une lueur… là, à droite… elle vacille. Le vent sans doute. Vous ne la voyez pas ? Là, là… elle grandit, clignote, s'éteint, renaît de ses cendres. Ça doit être le phénix, ou l'étoile de David. On va la suivre. On n'est pas dans le désert ici. Il n'y a quand même pas de mirages dans les cavernes ! »

Dix minutes plus tard ils étaient dehors, tremblants de tous leurs membres, sûrs d'avoir échappé par miracle à une fin atroce.

Remise de cette frayeur immonde, Élisabeth classa l'événement dans les archives secrètes de sa vie et n'y pensa plus que de loin en loin, et sans la moindre appréhension, avant de célébrer sa trentième année.

Trois ans après l'épisode du rocher Bayard, Élisabeth, devenue avocate dans un des grands cabinets de la ville de Montroyal, dut passer à son bureau récupérer un dossier. Il était 19 heures quand elle prit l'ascenseur. À cette heure tardive, l'édifice était désert. La cage spacieuse et raffinée se mit à grimper sans bruit vers le 30e étage. Élisabeth se plongea, de mémoire, dans les méandres de la cause qu'elle devait défendre le lendemain. Elle avait vraiment besoin du dossier. Il fallait qu'elle le relise à tête reposée.

Elle eut soudain conscience d'une sorte d'anomalie dans le déroulement naturel des choses. La cabine ne bougeait plus d'un iota et le voyant lumineux venait de s'éteindre. Elle décrocha le téléphone d'urgence. Une voix lointaine et indifférente lui répondit : « Bon, restez calme. Nous vous envoyons un expert. Vous serez libérée dans quelques minutes. »

Un quart d'heure plus tard, elle était toujours là, entre ciel et terre. Personne n'avait appelé, personne ne s'était manifesté. Dans l'intervalle, deux autres incidents dramatiques s'étaient succédé : la cabine avait décroché et avait parcouru, en chute libre, une éternité d'étages ; les freins d'urgence, survoltés, s'étaient bloqués, immobilisant la cage entre deux eaux.

Enfin, l'expert arriva. L'ouverture de la porte coincée exigea d'énormes pinces et il fallut trouver un escabeau pour qu'Élisabeth pût se hisser au niveau du plancher sans trop d'acrobaties scabreuses.

Le lendemain, et tous les jours suivants, elle prit l'ascenseur plusieurs fois par jour. L'incident lui revint parfois en mémoire, mais ne l'inquiéta pas une seule fois avant son trentième anniversaire.

Élisabeth avait un charme fou, un esprit incisif qui ravissait ses amis. Elle vivait dans la frénésie. Ses entreprises avaient un grain de folie, un je ne sais quoi de grandiose. La fête organisée en son honneur le jour de ses trente ans semblait sortie tout droit d'un conte de fées. Le jardin était en fleurs, les convives en liesse, la piscine accueillante, les corps alanguis. On eût dit que le vin lui-même s'enivrait de son charme dans le palais des convives. Plus rien n'aurait pu ajouter à la félicité de l'heure.

Plus rien ni personne, sauf Élisabeth… et sa petite voix intérieure.

Sans le moindre avertissement et sans motif apparent, elle eut soudain une conscience aiguë de la finitude des choses, de leur imperfection, de ses rêves inassouvis. Il lui vint à l'esprit que ce jour sonnait le glas d'une vie d'insouciance et que plus rien au monde ne pourrait inverser ni le cours des choses ni la marche du temps. Les soucis qu'elle avait gardés sous tutelle sans même y penser, prenaient vie soudain, la narguaient, l'envahissaient comme une crue de cent ans. La fragilité de son ascension professionnelle, la malveillance de ses adversaires, les préjugés des juges, les pratiques collusoires des élus, les malversations des entrepreneurs, les rébellions des enfants, les absences de Guillaume, son compagnon et complice de toujours, ce qui le retenait ailleurs si longtemps et si loin… tout prenait soudain un goût amer et exerçait, sur son habituelle quiétude, un pouvoir occulte et redoutable.

Elle se sentit prise d'un irrépressible désir de fugue et de solitude, ramassa son sac à main dans un coin du salon et sortit, mit le moteur en marche et s'éloigna en douce.

À quelques lieues de là, Élisabeth sentit grandir en elle une âpre inquiétude. La cabine exiguë de la voiture se mit à imploser et à prendre l'allure d'un tombeau. Elle était ligotée, suspendue par les poignets à un anneau maléfique, mais ses bourreaux n'avaient ni chair ni os. Ils étaient tapis en elle et elle sentait qu'elle allait subir, sans rébellion possible, leurs secrètes et ignobles intentions.

Tous les protagonistes du monde grouillant et malfaisant de ses nuits d'enfant – les araignées velues de la cave, les sorcières des contes de fées, le grand méchant loup, la belle au bois dormant, les loups-garous de la pleine lune – se conjuguaient aux masques grimaçants de son corps captif des eaux océanes, de la grotte du rocher Bayard, de la cage d'ascenseur pétrifiée.

Élisabeth, le jour de ses trente ans, affrontait sa vulnérabilité.

Pendant des mois, elle vécut au purgatoire, craignant le faux pas, redoutant les catalyseurs de l'anxiété. Elle m'appelait souvent. Je la rencontrais au café Lacordaire, à la fontaine d'Outremont, aux galeries d'Anjou, au Musée d'art contemporain. Elle m'écoutait avec une sorte de passion. Mais la thérapie n'avait aucune prise sur son âme. Ses crises se multipliaient, s'aggravaient. La panique s'installait plus vite, de façon plus brutale. Le moindre incident, le moindre endroit clos, la moindre flaque d'eau, la moindre grisaille… tout était devenu prétexte au déferlement de l'angoisse. Il suffisait que l'idée de la peur s'impose pour qu'elle redoute la spirale qui l'entraînerait vers des rivages hostiles et redoutables.

J'eus bientôt l'intime conviction que je devais changer de tactique, me métamorphoser en mentor ou en maître. Au récit de sa dernière crise, je lui proposai de recréer l'événement, dans ses moindres détails, de remettre en scène son drame intime. Quand je vis qu'elle entrait de plain-pied dans son histoire, qu'elle se laissait glisser dans son effroi et s'y enlisait, je la ramenai dans le présent. Je lui livrai mon propre émoi, ma crainte de la voir ainsi se perdre dans une autre dimension. Ma peur n'était pas feinte. Elle le sentit sans doute et eut vers moi un soudain élan de sollicitude. Par un curieux mouvement de ressac, son anxiété se mit à régresser ; elle n'avait soudain plus d'objet, plus de raison d'être.

Élisabeth sortit rassérénée de cette exploration.

Un jour, elle arriva, sourire aux lèvres, au café du Biodôme où je lui avais donné rendez-vous. « Je suis guérie, me lança-t-elle tout de go. J'ai traversé le lac, fait le tour de la maison de la cave au grenier, pris l'ascenseur de haut en bas et de bas en haut, visité les cavernes Laflèche et rien… je n'ai rien ressenti… pas le moindre frisson. »

Le masque de la peur, qui avait défiguré Élisabeth, venait de tomber sans que j'en comprenne vraiment tous les arcanes.

Je l'invitai à prendre un verre. Nous avions soudain mille choses graves ou anodines à nous dire que sa phobie avait occultées. Tout nous tenait en haleine : nos projets d'avenir, notre amitié, ses enfants, leur crise d'adolescence, l'attrait qui nous liait, l'âge qui nous séparait. N'importe quoi, en somme, qui pût retarder la fin de notre entretien. Puis, quand tout fut dit, elle se leva, me donna un baiser plus tendre qu'à l'habitude, se dirigea vers sa voiture et sortit de mon champ de vision.

À notre arrivée, la terrasse était presque déserte. Elle se remplissait maintenant au compte-gouttes. Le murmure des voix n'avait pas encore dépassé le seuil où les gens attablés sortent de la bulle feutrée de leurs confidences et se donnent en spectacle. L'heure était propice à la rêverie et je me replongeai avec un pur délice dans l'étrange périple libératoire d'Élisabeth. Mon bien-être, ma quiétude, le rhum, tout semblait se liguer pour me conduire à l'euphorie. Mais subitement, sans préavis, sans le moindre signe avant-coureur, se mirent à sourdre des profondeurs d'un corps qui semblait ne plus m'appartenir, les angoisses, les impuissances, la terreur d'Élisabeth… les masques affreux de ses agonies. À mon corps défendant, mon malaise grandissait, devenait inquiétude, peur, angoisse, terreur. La sueur qui perlait se mit à ruisseler. La serviette de table dont je me servais discrètement pour effacer les marques visibles de mon trouble était trempée. Du tréfonds de mon corps, un frisson irrépressible, un tremblement cosmique montait à l'assaut de ma placidité. C'était comme si Élisabeth s'était servie de moi pour exutoire, pour vase communicant ou comme si, en se sauvant, elle m'avait damné.

Les trottoirs s'étaient mis à grouiller de gens pressés, agités, même. Les voitures se suivaient à la queue leu leu et les automobilistes perdaient patience, klaxonnaient à tue-tête et semblaient à deux doigts de succomber à une pulsion incoercible de rage au volant. En dix minutes, la folie semblait s'être emparée des promeneurs naguère paisibles de Montroyal. Je me levai de table comme un

automate et me faufilai vers le stationnement à grandes enjambées.

Enfin chez moi, je me préparai un scotch bien tassé et fis couler l'eau du bain. Je m'y prélassai longtemps. L'eau chaude avait un effet apaisant, légèrement soporifique. Mon corps passait doucement de la tension la plus débilitante et la plus insolite à un nirvana inconnu, sorte d'état second. J'eus beau me torturer les méninges, je n'ai jamais pu me souvenir du chemin emprunté entre le café du Biodôme et mon appartement. Il était minuit passé quand je me suis laissé glisser dans le sommeil. J'y suis tombé comme on tombe dans l'inconscience sur une table d'opération – ou dans la mort, après une piqûre létale.

Au terme d'une nuit sans lune et sans rêve, je me suis attablé devant deux œufs miroir comme je les aime et je me suis mis à repenser à tout ça, à m'interroger sur cet étrange affolement de la veille, sur cette angoisse diffuse surgie de nulle part après le départ d'Élisabeth.

Une hypothèse, aussi folle que terrifiante, s'est imposée, a pris de l'ampleur et est restée collée à ma conscience, sans que je puisse tourner la page : Et si les phobies étaient contagieuses ?